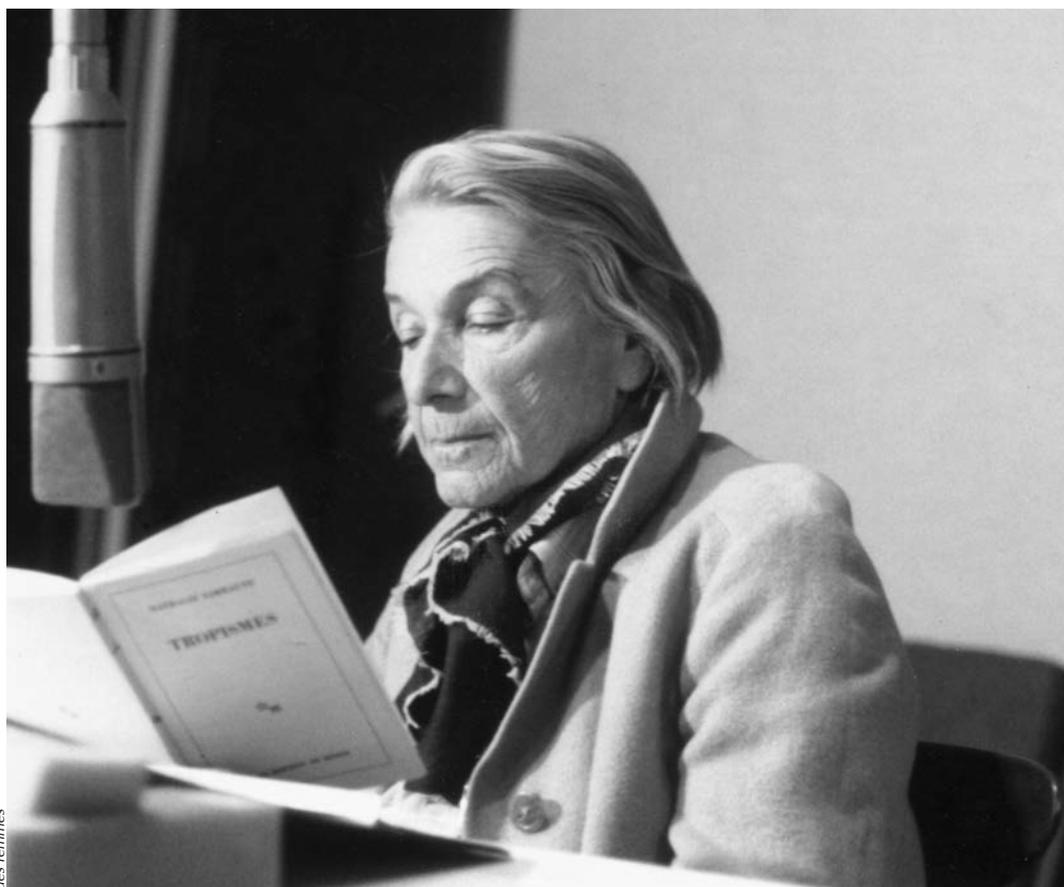




# La Bibliothèque des voix



des femmes

Nathalie Sarraute lit *Tropismes* pour La Bibliothèque des voix

En 1980, Antoinette Fouque crée la collection « écrire, entendre », qui deviendra plus tard la Bibliothèque des voix :

« Faire des livres parlants, c'est une anamnèse ; c'est lever l'amnésie sur la première voix.

La voix, porteuse de naissance et de réminiscence, la voix porteuse de jouissance. La voix qui est l'attente et l'espérance du texte.

La voix générique, la voix génitrice, *genuine*, la voix généreuse enfante le texte, la voix donne génie au texte. C'est le lait et le placenta, c'est la chair et la vive voix.

Comme la soif enseigne l'eau, le texte vivant enseigne la voix, hors de tout regard, la double voix de la femme en puissance d'autre s'alterne et désaltère le texte. »

Parmi les premiers titres : *Une femme* de Sibilla Aleramo, lu par Emmanuelle Riva ; *Préparatifs de noces au-delà de l'abîme* de Hélène Cixous, lu par l'auteure ; *Trois Guinées* de Virginia Woolf, lu par Coline Serreau ; *Hosto-Blues* de Victoria Thérèse lu par Michèle Moretti...

En 1983, au Salon du livre de Paris, Simone Benmussa, Benoîte Groult et Michèle Morgan sont présentes lors d'un débat sur la collection.

En novembre de la même année, Michèle Morgan rencontre ses admirateurs à la Librairie *des femmes* de Lyon. Elle vient d'enregistrer *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette et *La Naissance du jour* de Colette.

Au cours des années suivantes, Nathalie Sarraute, Julien Gracq,

Françoise Sagan, Georges Duby, Catherine Deneuve, Fanny Ardant, Isabelle Huppert... enregistrent tour à tour pour la Bibliothèque des voix.

Certaines auteures et actrices seront présentes lors de la cérémonie des *awards* remis à des femmes exceptionnelles, le 8 mars 1990, à la Sorbonne. Marie-Christine Barrault parlera d'Aung San Suu Kyi au journal télévisé. Les unes et les autres accompagnent les mobilisations de ces dernières années : contre les viols de guerre en ex-Yougoslavie plusieurs d'entre elles ont enregistré un CD. Pour la démocratie en Algérie. Contre la misogynie. Pétitions, événements politiques et culturels, les trouvent à nos côtés. Pour des anniversaires aussi, et des mises à l'honneur.

## Ces écrits par voix de femmes

*Je voulais dédier ces premiers livres-parlants à ma mère, Vincente. À quatre-vingt-deux ans, elle dit avoir souffert toute sa vie, et souffrir encore de n'avoir pu aller à l'école apprendre à lire et à écrire. Fille aînée d'immigrants, vouée à s'occuper des plus petits ; même au cinéma, avant qu'il soit parlant, elle avait à lire sans savoir.*

*Ces premiers livres parlants, je les donne aussi à ma fille Vincente. À dix-sept ans, elle se plaint encore de ne pas arriver à lire et de devoir lire sans pouvoir. ... à toutes celles soumises aux innombrables servitudes, aux multiples travestis, qui entre interdit et inhibition ne trouvent ni le temps, ni la liberté de prendre un livre.*

*... à nous, entre plus de deux âges, souvent encore errantes, toujours migrantes, déjà mutantes, femmes en mouvements, ces écrits par voix de femmes pour prendre, apprendre et reprendre ces signes.*

*Et ainsi, mots à rythmes, lignes à souffles, ponctuations à sons, de l'une à l'autre langue, l'apprentissage passe : de la bouche à la forme et de l'entendu au juste, pas à pas, phrase à phrase, de prochaine à lointaine, d'ici à autrefois, ainsi peut-être se dénoue et s'apaise la vieille rancune, se résout l'ancien conflit, amour et haine, se déjoue l'oppression mortelle ; et de partagées nous instruit partageantes, la trame vivante d'un texte inédit où la main et la voix, l'oreille et le regard s'enlacent et se déprennent.*

A. F., *Des femmes en mouvements* hebdo, n°53-54, 7 août 1981



Des auteurs

## Marguerite Duras

lit

### *La Jeune Fille et l'enfant*

Adapté de *L'Été 80* par Yann Andrea



« Sur le chemin de planches passe la jeune fille de la plage. Elle est avec l'enfant. Il marche un peu à côté d'elle, ils vont lentement, elle lui parle, elle lui dit qu'elle l'aime, qu'elle aime un enfant. Elle lui dit son âge à elle, dix-huit ans, et son nom. Il répète ce nom.

Il est mince, maigre, ils ont le même corps, la même démarche lasse, longue. Sous le réverbère elle s'est arrêtée, elle a pris son visage dans sa main, elle l'a levé vers la lumière, pour voir ses yeux, dit-elle, gris.

Tu es l'enfant aux yeux gris. » ■

M.D.

## Catherine Deneuve

lit

### *Les Petits Chevaux de Tarquinia*

« À lire à voix haute un texte, on apprend ceci: c'est que la personne qui a écrit le texte n'est pas la même que celle qui le lit. Le texte écrit est là, dans sa proposition immuable, depuis des siècles. Il est rangé dans le livre comme une archive. C'est la voix qui le porte toujours et toujours ailleurs. » ■

M.D.

Août 1981

« Dans un petit village d'Italie, situé au pied d'une montagne au bord de la mer, dans la chaleur écrasante du plein été, deux couples passent des vacances comme chaque été: Gina et Ludi, Jacques, Sarah et l'enfant. D'autres amis sont là, dont Diana. Ils se baignent, se parlent, s'ennuient...

Dans la montagne, au-dessus du village, un jeune homme a sauté sur une mine. Ses parents, là-haut, veillent.

- Qu'est-ce qui manque à tous ces amis? demande Diana.

- Peut-être l'inconnu, dit Sarah. » ■

M.D.

## Nathalie Sarraute

lit

*Tu ne t'aimes pas*  
*Entre la vie et la mort*  
*L'Usage de la parole*  
*Tropismes,*  
*Le Mot amour,*  
*Ich sterbe*  
*Ici*

« Avec mes lectures sur cassette, il y a un échantillon de ce que j'ai ressenti en écrivant le texte, de ma lecture intérieure. (...) Mes textes sont des mouvements intérieurs, il ne faut pas de transe, pas de pathétique, cela doit rester au niveau d'un murmure intérieur. Car le texte lui-même est déjà le grossissement de ce mouvement intérieur infime, qui ne supporte pas un second grossissement. »

*Le Quotidien de Paris*, 28 décembre 1981



1981, Madeleine Renaud et Nathalie Sarraute, lors de l'enregistrement de *Tropismes*, *Ich sterbe* et *Le Mot amour*

## Françoise Sagan

lit

*Avec mon meilleur souvenir.*

Dix ans après avoir enregistré *Avec mon meilleur souvenir*, le plus personnel et le plus accompli de ses livres, Françoise Sagan raconte dans *Derrière l'épaule* cette expérience inédite : « Le studio donnait sur une cour, style Utrillo, où un enfant et un chat se succédaient. Contrairement aux prédictions pessimistes de l'ingénieur du son, je me débrouillai fort bien, ne bégayai pas et inscrivis ma voix sur un disque, comme une professionnelle, pendant trois jours... C'était l'été, je crois, et j'ai gardé un souvenir paresseux et réussi de ces trois jours ».

Lectrice, Françoise Sagan retrouve, mieux qu'aucune autre, le ton, la voix, l'accent du cœur qui précèdent le texte et l'ont dicté. Pulsions, émotions, passions, admirations, rencontres font la musique pudique, intime, singulière de ses souvenirs. ■



Imeli Jung

# Catherine Deneuve

lit

*Bonjour tristesse*



Jean-Jacques Lapeyronnie

Françoise Sagan a dix-huit ans au printemps 1954 lorsqu'elle écrit *Bonjour tristesse*, qui lui vaut le prix des Critiques et fait d'elle l'enfant terrible des années 60. Cécile, adolescente, met en œuvre un drame qui coûtera la vie à Anne, maîtresse de son père. Quand celle-ci quitte leur maison de vacances, Cécile lui crie :

« Anne, Anne, ne partez pas, c'est une erreur, c'est ma faute, je vous expliquerai... Anne, nous avons besoin de vous ! Elle pleurerait. Alors je compris brusquement que je m'étais attaquée à un être vivant et sensible, et non pas à une entité. Elle avait dû être une petite fille, un peu secrète, puis une adolescente, puis une femme.

Elle avait quarante ans, elle était seule, elle aimait un homme et elle avait espéré être heureuse avec lui dix ans, vingt ans peut-être. Et moi... Le visage, ce visage, c'était mon œuvre. J'étais pétrifiée, je tremblais de tout mon corps contre la portière. "Vous n'avez besoin de personne, murmura-t-elle, ni vous, ni lui."» ■

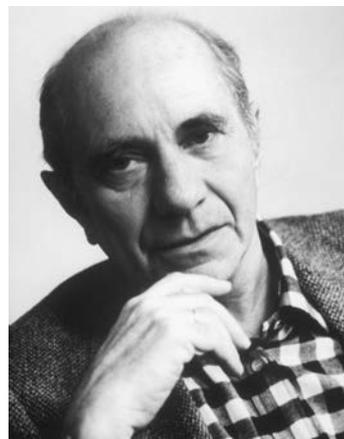
## Georges Duby

lit

### *Guillaume le Maréchal*

À travers l'histoire et l'analyse de la vie de Guillaume le Maréchal, proclamé « le meilleur des chevaliers », Georges Duby reconstitue le théâtre de la chevalerie, l'art du tournoi, les rites de la guerre, et la place des femmes dans ce monde d'hommes où « nous commençons de découvrir que l'amour à la courtoise, celui que chantaient, après les troubadours, les trouvères, l'amour que le chevalier porte à la dame élue, masquait peut-être bien l'essentiel, ou plutôt projetait dans l'aire du jeu l'image inversée de l'essentiel : des échanges amoureux entre guerriers ». ■

« Georges Duby a une voix de porche au sens de Péguy, une voix de paysan et de Comédie-Française à la fois. La façon qu'il a de mettre en résonance tous ces tableaux les uns à côté des autres me fait un effet de seuil, de scène originaire. » ■ A.F.



Daniel Boudinet



## Marie-France Pisier

lit

### *Le Bal du gouverneur*

Théa se lève au petit jour afin de surprendre sa mère galopant sur la plage, seule façon d'entretenir, avec celle dont l'amour est trop partagé, un lien secret. Elle court, la nuit, saboter le sémaphore, afin de provoquer le naufrage, sur le récif de corail, du bateau qui doit emmener son amie Isabelle loin de Nouméa, l'arrachant à elle.

Dans le milieu colonial de Nouvelle-Calédonie des années 50, où règnent conformisme et intrigue, une petite fille, fascinée par la sensualité trouble du monde adulte, découvre la sexualité. ■

# Hélène Cixous

lit

## *Préparatifs de noces au-delà de l'abîme*

« Appelez-moi, faites lever chacune de mes âmes, chantez-moi, dites qui est ici sans dire un mot, faites-moi venir toutes à vous, par mes âmes, par les cheveux, par les oreilles, sans les mots, par toute la peau, tirez-moi par le bout de mes nerfs, faites-moi passer, hors des rêves sans lumière, sans chaleur, sans issue, sans la mort, et amenez-moi à l'amour qui se laisse approcher sans s'éloigner, se laisse aimer sans laisser à désirer, je suis amenée, je touche à vous, je touche à l'aimée qui se donne sans se faire espérer, à la vérité j'arrive, à l'amour qui se passe de Noms, appelez-moi vite, je viens, et elle aussi, sans interruption l'aimée, viens, venez, avec tout l'amour qui ne s'est jamais perdu, même de ma mort, jamais écrit jamais sauvé, brillant à fleur d'eau, avec l'âme brillante sur la peau, sans cache, sans erreur, dans la chambre de chance, et pas d'autre nom entre elle et moi sauf : Vous ! » ■ H.C.



« À cause d'une voix j'écris...

Tout est voix : voix de femme, femme à la voix, femme de la voix, voix-femme, un alto vert foncé. Parce qu'il y a une voix dans les veines, qui dit va, vis, me réveille, quand moi je n'ai plus la force du jour. Mon histoire est la suite d'un éclat de voix, ainsi : j'ai entendu une voix, une femme, je suis sortie du jardin, comme une folle, en courant, parce que c'était La Voix, encore petite. À entendre la voix, j'ai été d'avance une femme. » ■

H.C.

Août 1981

## Marie Susini

lit

### *La Renfermée la Corse*

« (...) un dimanche, je me souviens, il suffit d'un rien parfois, une certaine musique pour faire remonter cette nostalgie justement.

C'est un texte subjectif, je n'ai pas voulu faire d'histoire ou de la politique, mon propos était à la fois modeste et très ambitieux : parler de l'âme corse telle que je la ressentais, la pousser si loin, la faire tellement elle que pour ainsi dire, ça n'était plus elle. » ■ M.S.



Photos de Chris Marker pour " *La Renfermée la Corse* "

« Aimer, c'est être à l'écoute. » « Depuis longtemps à l'écoute de la Corse, je n'ai cessé de la questionner, de la fouiller, d'approfondir les accords qu'elle trouve en moi. Ce sont invariablement les mêmes thèmes qu'elle me renvoie : le tragique de la vie, l'absolu de l'amour, la toute-puissance du destin. » ■

M.S.

*Nice Matin*, 19 juillet 1987



Sylvie Lancreno / H&amp;K

## Nicole Garcia

Nicole Garcia, réalisatrice...

*15 août*

avec Ann Gisel Glass, Nathalie Rich...  
1986

*Un week-end sur deux*

avec Nathalie Baye, Henri Garcin...  
1990

*Le Fils préféré*

avec Gérard Lanvin, Bernard Giraudeau...  
1994

*Place Vendôme*

avec Catherine Deneuve, Jacques Dutronc...  
2001

*L'Adversaire*

avec Daniel Auteuil, Géraldine Pailhas...  
2003

lit

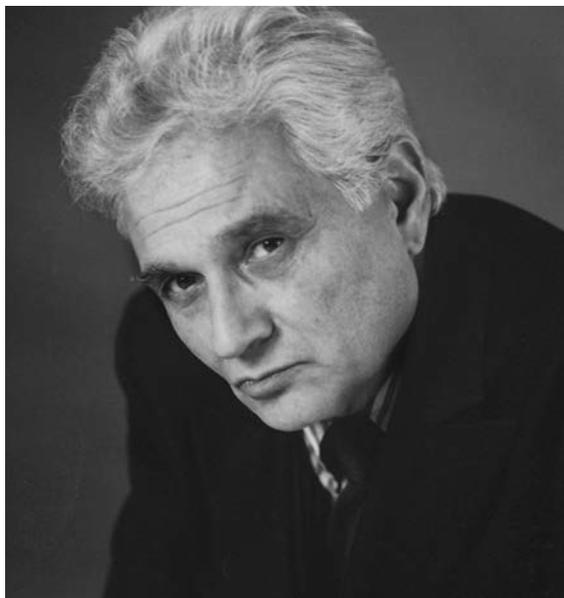
### *Je m'appelle Anna Livia*

Publié en 1979, *Je m'appelle Anna Livia* de Marie Susini est le récit âpre, tendu entre noir et lumière telle une tragédie grecque, midi depuis toujours basculant vers minuit, de l'irracontable, l'inceste.

Deux voix – celle d'une femme depuis longtemps partie du domaine, la mère d'Elisabeta, qui questionne; celle du serviteur Josefino qui revit la découverte, un matin, du corps suicidé de son maître -, et un silence hanté: « Ainsi c'était déjà là. C'était là avant que de se faire. Comme dérivant à la surface d'un rêve obscur. Avant même qu'elle ait pu penser. Un jour peut-être. » ■

Nicole Garcia lit aussi pour « La Bibliothèque des voix » : *Un cœur simple* de Gustave Flaubert

## Jacques Derrida



Anne Selders/Sipa Press

lit

*Circonfession*

« Peut-on nommer son propre sang ? et décrire la première blessure, ce moment où, paraissant au jour, le sang se refuse encore à la vie ? À supposer qu'on se rappelle sa circoncision, pourquoi cet acte de mémoire serait-il une confession ? L'aveu de quoi, au juste ? Et de qui ? À qui ? Rôdant autour de ces questions, essayant, comme au clavier, une voix juste au-dedans de moi, je tente de dire de longues, très longues, interminables phrases, et de les murmurer au plus près de l'autre qui pourtant les aspire, soupire, expire, les dicte même. Cette diction est aussi une dictée. Plusieurs voix résonnent en une, dès lors, elles se croisent, elles se disputent même une parole finalement torsadée.

Telle respiration ne scande pas n'importe quel temps : ce fut celui d'une lente agonie ou, comme on dit, d'un dernier souffle. Durant de longs mois, pendant que ma mère expirait, j'ai tourné autour d'un événement introuvable qui fut le sien autant que le mien, je l'ai entouré, sans doute aussi contourné. Pour ce qui reste sans témoin, j'ai dû prendre à témoin : saint Augustin, par exemple, l'image aussi d'un double confiée à de vieux carnets, la lucidité impeccable enfin d'un grand ami, Geoffrey Bennington. » ■

J.D.

## Carole Bouquet et l'auteur

lisent

*Feu la cendre*



« (...) la version enregistrée donne à entendre deux voix, dont l'une paraît masculine, l'autre féminine, cela ne réduit pas le polylogue à un duo, voire à un duel. Et en effet la mention "une autre voix", qu'on

entend parfois sans la lire, aura souvent la valeur d'une mise en garde. Elle signale que chacune des deux voix se prête à d'autres encore. Je le répète, elles sont en nombre indéterminé : celle du signataire des textes ne figure que l'une d'entre elles, et il n'est pas sûr qu'elle soit masculine. Ni l'autre femme.

Mais les mots "une autre voix" ne rappellent pas seulement la multiplicité

des personnes, ils *appellent*, ils *demandent* une autre voix : "une autre voix, encore, encore une autre voix". C'est un désir, un ordre, une prière ou une promesse, comme on voudra : "une autre voix, que vienne à cette heure, encore, une autre voix...". Un ordre ou une promesse, le désir d'une prière, je ne sais pas, pas encore. » ■

J.D.

## Le droit à l'IVG a trente ans

Dès le début du Mouvement de Libération des Femmes, la liberté de procréation est une des priorités de lutte et de pensée. Les militantes se réunissent au local de la rue des Canettes et se mobilisent pour « la contraception et l'avortement libres et gratuits ». En 1971, Nicole Muchnik journaliste au *Nouvel Observateur* leur propose de publier ce qui allait devenir le « Manifeste des 343 ».

Le 20 novembre 1971, le MLF organise sa première manifestation dans les rues de Paris, les femmes sont nombreuses et joyeuses, et leurs slogans irréductibles : « Notre corps nous appartient », « un enfant si je veux quand je veux ». La même année, création du Mouvement pour la liberté de l'avortement (MLA). *Le Torchon brûle*, qui paraît de 1971 à 1973, publie dans chaque numéro un grand nombre de témoignages et d'articles consacrés à cette lutte.

En 1972, création du Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception (MLAC), mixte. En novembre 1972, au procès de Bobigny, Gisèle Halimi, présidente de « Choisir » (association créée pour défendre les signataires du « Manifeste des 343 »), défend une jeune fille mineure, poursuivie pour avoir avorté à la suite d'un viol.

En juin 1973, paraît *L'Alternative*, texte collectif de Psychanalyse et Politique sur la contraception, l'avortement, et le désir d'enfant des femmes.

En 1974, pour répondre aux revendications des femmes et faire cesser leurs manifestations, Valéry Giscard d'Estaing confie à Simone Veil, ministre de la Santé, la rédaction d'une loi sur l'IVG, qu'elle défendra courageusement à l'Assemblée nationale, - malgré l'opposition virulente de certains députés de droite -, et qui sera votée le 15 janvier 1975.

Pour rendre cette loi définitive, le Mouvement des femmes organise une grande manifestation le 6 octobre 1979, à Paris. Il faut attendre 1982 pour que les luttes des femmes obtiennent le remboursement de l'IVG par la Sécurité sociale. Depuis, pour renforcer un droit toujours menacé ou par solidarité avec les femmes des autres pays, la mobilisation continue.



Manifestation du MLF, 20 novembre 1971, Paris



Blumentfeld

## Simone Veil

### *Vivre l'Histoire* Entretiens

Simone Veil parle de sa vie de femme, de son enfance heureuse et libre, auprès d'une mère aimée et admirée, de son adolescence traversée par le Front populaire et tragiquement marquée par le nazisme. La prise de conscience de sa judéité et du traitement des différences par les totalitarismes l'a conduite à s'engager activement en politique. Magistrat ou ministre, elle fut un témoin attentif des grands bouleversements de notre époque, du mouvement de mai 68 comme des mouvements de femmes. Une voix de femme qui interpelle le monde politique et témoigne d'une vie simplement exemplaire. ■

## Benoîte Groult

lit

### *Ainsi soit-elle*

En 1972, Benoîte Groult analyse, dans *Ainsi soit-elle*, « l'infini servage » des femmes et lance une virulente protestation publique contre la pratique de l'excision. Livre simple et direct pour que tous comprennent, livre lucide et courageux où l'humour est aussi une arme de combat, qui se veut toujours positif.

« Il faut que les femmes crient aujourd'hui. Et que les autres femmes – et les hommes – aient envie d'entendre ce cri. Qui n'est pas un cri de haine, à peine un cri de colère, mais un cri de vie. » ■



Sophie Bassouls

## Chantal Chawaf

lit

### *Retable*

« Neuf mois de ma vie vécus par sa vie blonde. Protéger, à tout instant, contre la mort, contre les dégénérescences de l'avenir, une vie qu'on refuse ; la tendresse d'une autre se nourrira de la tendresse que je suis en train de constituer avec mon sang, avec les oranges que je mange, le lait que je bois, ma fatigue, le soleil où je me promène, je rêve, je me sens amère, neuf mois pendant la guerre. » ■ C.C.

« *Retable* parlé me paraît rendre la mère présente, la rapprocher des mots qui la cherchent alors que *Retable* écrit faisait plus entendre l'absence de la mère et la douleur de la fille que la mère elle-même et que la déchirure de son souffle qui, dans la cassette, au-delà du sens des mots me paraît se tracer dans les sons et dans la coulée, la pression du rythme. » ■ C.C.

Août 1981



D.R.

## Andrée Chedid

lit avec Bernard Giraudeau

### *Textes pour un poème*

### *Poèmes pour un texte*

« La poésie n'est pas refus ou survol de la vie ; plutôt une manière de la féconder, de rendre compte de ses largesses. Elle témoigne aussi d'une soif qui nous hante, d'une interrogation qui nous garde en haleine.

Chaque poème achevé devrait apparaître comme un caillou dans la forêt insondable de la vie ; comme un anneau dans la chaîne qui nous relie à tous les vivants.

Le *Je* de la poésie est à tous

Le *Moi* de la poésie est plusieurs

Le *Tu* de la poésie est au pluriel. » ■

A.C.

## Antoinette Fouque

### *Le Bon plaisir*

Émission de France-Culture réalisée  
par Françoise Malettra

Autour d'Antoinette Fouque, avec elle, en échos complices ou en témoignages : Catherine Deneuve, Gisèle Freund, Marie Susini, Nathalie Sarraute, Madeleine Chapsal, Hélène Cixous, Françoise Verny, Serge Leclair,

Michèle Montrelay, Françoise Barret-Ducrocq, Simone Veil, Maria de Lourdes Pintasilgo. Mais aussi des musiques, des lieux : Marseille, la Corse, Paris, le Sud... ■

(...)« Si j'essaye d'y penser rétrospectivement, quels ont été nos points de croisement, nos rencontres ? Deux mots me sont venus : la différence et la pensée. Mais surtout, un mot qui venait de vous, contre quoi vous vous insurgiez et vous battiez, quelque chose qui fonctionnait et qui fonctionne toujours comme l'interdit de pensée : l'expression même "d'interdit de penser". » ■

Serge Leclair

## Julien Gracq

lit

### *Œuvres*

*Le Rivage des Syrtes,*  
*Un beau ténébreux,*  
*En lisant, en écrivant*  
*Lettrines 2,*  
*La Forme d'une ville*

Julien Gracq est l'un des auteurs les plus secrets et les plus célèbres de la littérature française. Résolument indépendant, il fut le premier écrivain à refuser le prix



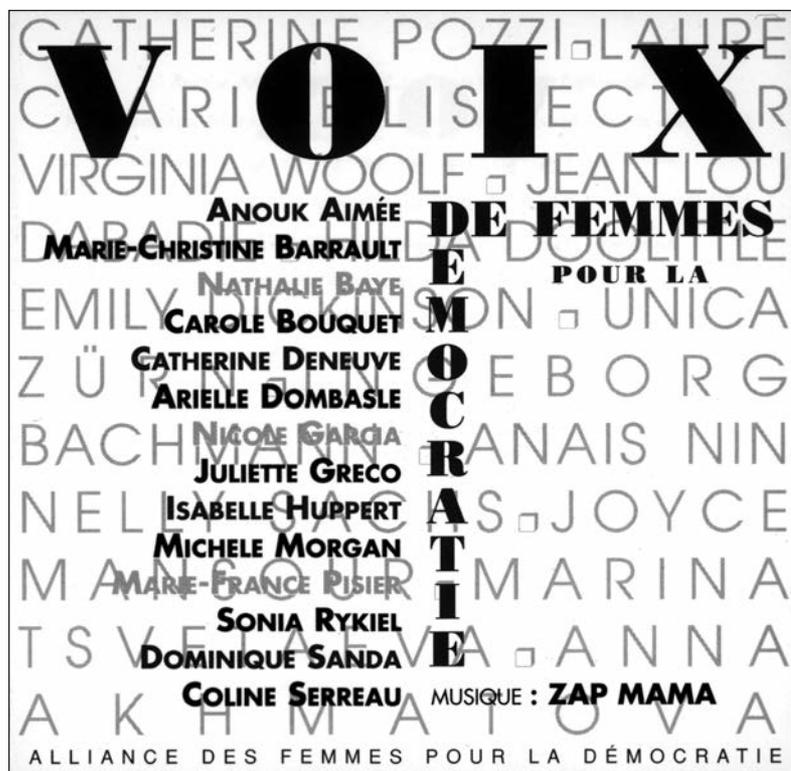
Henri Cartier-Bresson

Goncourt que lui avait valu *Le Rivage des Syrtes*. Son art de dire, romanesque, poétique, critique, exprime ce « goût charnel » pour les mots, « du mot-climat au mot-nourriture », qui selon lui caractérise tout véritable écrivain.

Le choix des textes, composé par Julien Gracq pour cette lecture, invite à suivre « la trace sinueuse du voyage de l'auteur ». ■

« La voix du grand écrivain, hale-tante, rocailleuse, (...) devient la respiration même du texte quand il prend *La Forme d'une ville*. Julien Gracq a le génie des lieux. » ■

*L'Express*, 26 décembre 1986



## Voix de femmes pour la démocratie

Anouk Aimée lit *Agnès* de Catherine Pozzi  
 Marie-Christine Barrault lit *Poème* de Laure  
 Nathalie Baye lit *Corps séparés*  
 de Clarice Lispector  
 Carole Bouquet lit *La Fascination de l'étang*  
 de Virginia Woolf  
 Catherine Deneuve lit *Le Petit Garçon*  
 de Jean-Lou Dabadie  
 Arielle Dombasle lit *Le Don* de Hilda Doolittle  
 Nicole Garcia lit *Poèmes* de Emily Dickinson  
 Juliette Greco lit *L'homme Jasmin* de Unica Zürn

Isabelle Huppert lit *Musique et poésie*  
 de Ingeborg Bachmann  
 Michèle Morgan lit *La Maison de l'inceste*  
 de Anaïs Nin  
 Marie-France Pisier lit *Poèmes* de Nelly Sachs  
 Sonia Rykiel lit *Poèmes* de Joyce Mansour  
 Dominique Sanda lit *Lettres* de Marina Tsvetaeva  
 Coline Serreau lit *Requiem* de Anna Akhmatova

Musique: Zap Mama, avec Marie Daulne, Sylvie  
 Nawasadio, Sabine Kabongo

Des voix

## Madame de Sévigné



Irmeil Jung

### *Lettres à sa fille*

lu par

Juliette Gréco

Les *Lettres* de Madame de Sévigné à sa fille que j'ai lues ont correspondu pour moi à une expérience exceptionnelle. C'était la première fois que je me livrais à ce genre de lecture. Ce texte révèle des sentiments que je connais, tout simplement parce que j'ai une fille. Il y a des douleurs, des passions, des bonheurs qui sont

miens. La passion qui dévore Madame de Sévigné est un pays dans lequel je vis volontiers. Je pense qu'elle est amoureuse de sa fille et qu'elle est beaucoup plus « sexuelle » que moi avec son enfant. ■

J.G.

*Le Quotidien de Paris,*  
28 décembre 1987

## Madame de La Fayette

### *La Princesse de Clèves*

lu par

Michèle Morgan

« C'est la beauté du texte, mais aussi sa difficulté, qui m'ont donné envie de travailler *La Princesse de Clèves*. Difficulté qui provient en grande partie de la langue dans laquelle est écrit ce récit, langue qui, à trois siècles de distance, ne nous est plus nécessairement familière. La mise en voix, déjà en elle-même travail de lecture, opère alors un rapprochement. (...) Il peut être agréable pour beaucoup de gens d'écouter une voix dire de beaux textes. On écoute de la musique, du chant. Pourquoi n'écouterait-on pas aussi des textes dits ? » ■ M.M.



DR

## Denis Diderot

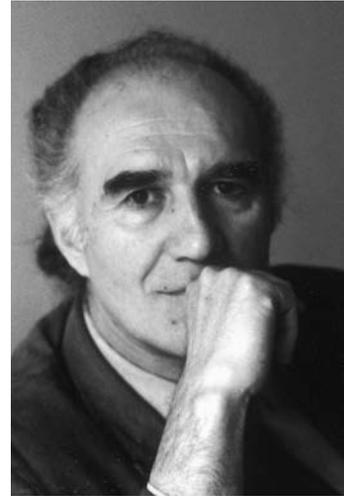
### *Lettres à Sophie Volland* *Sur les femmes*

lu par

Michel Piccoli

Diderot, écrivain et philosophe, avait quarante ans lorsqu'il rencontra Sophie Volland. Cet amour dura trente années. Des lettres de Sophie, aucune ne subsiste. Celles de Diderot constituent un document de premier ordre sur la société de l'époque tout autant qu'une magnifique correspondance amoureuse.

Le second texte rend hommage aux femmes avec ironie et lyrisme : « Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes de papillon. » ■



Daniel Boudimet

## Madame de Staël



D.R.

### *Corinne ou l'Italie*

lu par

Françoise Fabian

« Ce qui étonne dans *Corinne*, c'est la profusion et la contradiction. Est-ce un guide de l'Italie ou un ouvrage intérieur ? Un roman d'amour ou un traité de morale ? Corinne est tout cela et bien d'autres choses encore. Corinne, comme son homonyme grecque, a tous les talents. Moins elle connaît de limitations, mieux elle sert le but de son auteur : montrer que les hommes et la société étant ce qu'ils sont, plus une femme a de génie, plus elle est malheureuse en amour. Dans la géographie personnelle de Madame de Staël, l'Italie est un pays femelle parce qu'elle est vouée à la création artistique et littéraire. » ■

Claudine Hermann

## Honoré de Balzac



Dominique Issermann

### *La Duchesse de Langeais*

lu par

## Fanny Ardant

« Ma mère, je vous ai menti, cet homme est mon amant ! » Ce cri de la duchesse de Langeais, Fanny Ardant le lance, terrible, de sa voix particulière que les taxis, avoue-t-elle, reconnaissent à l'oreille avant même d'avoir vu son visage. Après de nombreux auteurs et d'autres comédiennes, elle choisit d'enregistrer ce roman de Balzac pour La Bibliothèque des voix, livres-cassettes que publient les Éditions *des femmes*.

« La grâce lui servait d'unité... », ainsi décrit-on la duchesse. Se reconnaît-elle dans ce portrait ? « Ah non, je la vois très Guermantes, blonde, rapide... C'est aux méandres de son cœur que je me suis identifiée tout d'abord. Mais parfois, c'est de Montriveau que je me sentais proche ; ce balourd ignorant des subtilités du Faubourg Saint-Germain ! Pourquoi ai-je choisi ce texte ? Je n'aime que les romans obsédés par l'amour... » Pour le présenter, Fanny Ardant sera (le 12) à *Apostrophes*. Sur le thème : « la Voix ».

« Mais j'ai surtout envie d'y parler de la duchesse... Je suis partie de l'idée que je m'adressais à quelqu'un de particulier. J'imagine que celui qui m'écouterait sera allongé, dans le silence de la nuit. Et j'aimerais que, d'une phrase à l'autre, il soit embarqué... » ■ *Le Nouvel Observateur*, 12-18 décembre 1986

Fanny Ardant lit aussi pour « La Bibliothèque des voix » : *Jane Eyre* de Charlotte Brontë et *La Peur* de Stefan Zweig

## George Sand



D.R.

### *Consuelo*

lu par

## Madeleine Robinson

Dans les années où éclosent, en Europe, les forces qui renverseront l'Ancien Régime, à Venise, une jeune femme, Consuelo, fille d'une pauvre chanteuse bohémienne, apporte au théâtre, avec sa voix exceptionnelle, son génie. Roman historique, roman d'amour, roman musical, « roman de formation » incarnant le désir de connaissance des femmes, *Consuelo* paraît en feuilleton, en 1842 dans *La Revue indépendante*, fondée par George Sand. C'est aussi l'œuvre où l'auteure exprime le plus librement et le plus fortement, sa conception de l'histoire. ■

### *La Marquise*

lu par

## Nathalie Baye

« Admirable texte », notait Dostoïevski dans son *Journal d'un écrivain* à propos de *La Marquise*, où l'auteure « dépeint un jeune caractère féminin, droit, intègre, mais inexpérimenté, animé de cette fière chasteté qui ne se laisse pas effrayer ni ne peut être sali même par le contact avec le vice ». Mariée trop tôt et mal, la Marquise reste, malgré son

veuvage, sa beauté et son jeune âge, « désenchantée à jamais ». Au soir de sa vie, pourtant, se retournant sur son passé, la Marquise se confie et avoue avoir aimé, une fois... « Une fois, une seule fois dans ma vie, j'ai été amoureuse, mais amoureuse comme personne ne l'a été, d'un amour passionné, indomptable, dévorant... » ■



Tony Frank/Sygma

## Lewis Carroll

### *Alice au pays des merveilles*

lu par

### Arielle Dombasle

Le 4 juillet 1862, au cours d'une promenade en barque avec ses deux sœurs, Alice Liddel demande à Charles Lutwidge Dodgson de lui raconter une histoire. Un monde hors temps, peuplé de créatures furieusement déraisonnables, où le lapsus est roi.

À la demande d'Alice, Charles écrira l'histoire. Pour la publier, il prendra le nom de Lewis Carroll.

Conteuse à son tour, Arielle Dombasle joue de toutes les ressources de sa voix et du chant pour incarner les multiples personnages du rêve d'Alice. ■



D.R.

## Sibilla Aleramo *Une femme*

lu par

### Emmanuelle Riva



D.R.

« Pour moi, il n'y a aucune différence entre ce travail et le travail à la scène ou au cinéma : tout est désir de communion. Mais, ici comme à la radio, il s'agit d'une présence intime, directe à l'autre, familière, fraternelle... Il se produit un réel contact : on ne voit pas la personne, seule est présente la

voix, c'est-à-dire l'incarnation même du cœur, des sens d'un être... *Une femme* est un texte de pulsations, intime. Il fallait repasser le texte par tout l'être, l'intérioriser, pour parvenir à cette spontanéité qui est le résultat d'un long travail – du don aussi. Ce texte, je l'ai trituré, pétri. » ■ E.R.

## Karen Blixen

### *Derniers contes d'hiver*

lu par

### Jeanne Moreau

C'est Orson Welles qui a fait découvrir Karen Blixen à Jeanne Moreau. Et c'est Jeanne Moreau qui a choisi de lire ce *Conte d'hiver* de l'écrivain danois, l'histoire de la cantatrice Pellegrina qui tombe, au hasard d'une église, sur son double vocal... ■

*La Tribune de Genève, février 1988*



Berthe Judet



### *Le Dîner de Babette*

lu par

### Stéphane Audran

Malgré leur serment solennel de « purifier leur langue de toute concupiscence », les convives de l'aride communauté nordique de Berlewaag cèdent aux délices d'une chair luxueuse venue du sud. Et ainsi, « de vieilles gens taciturnes reçurent le don des langues : des oreilles sourdes depuis des années s'ouvrirent pour les écouter ». Stéphane Audran, qui fut l'inoubliable Babette du film de Gabriel Axel, nous initie, avec Karen Blixen, à ce don premier de l'oralité. ■

## Sigmund Freud



### *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*

lu par

Daniel Mesguich

Dans ce texte, écrit en 1910, Freud s'attache à étudier le processus de la création artistique chez Léonard de Vinci. Il part d'un des premiers souvenirs d'enfance rapporté par le peintre. Pour Freud, il s'agit plutôt d'un fantasme, qu'il appellera « le fantasme au vautour », que Léonard « s'est construit plus tard et qu'il a alors rejeté dans son enfance » et qui se rapproche de certains « fantasmes de femmes ou d'homosexuels passifs ». Derrière, se cache « la réminiscence d'avoir tété le sein maternel, scène d'une grande et humaine beauté qu'avec beaucoup d'artistes Léonard entreprit de représenter dans ses tableaux de la Vierge et l'enfant ».

Composé « du double souvenir d'avoir été allaité et baisé par la mère », ce fantasme fait « ressortir l'intensité du rapport érotique entre mère et enfant ». Le singulier sourire énigmatique de la Joconde ou de sainte Anne s'éclaire alors d'être la trace de ce que « sa mémoire conserva comme la plus puissante impression de son enfance ». ■

## Marcel Proust



*Du côté de chez Swann* et *Le Temps retrouvé*, au commencement et à la fin de l'œuvre, sont deux arches, parallèles dans leur construction et leur projet, sur lesquelles s'appuie l'immense cathédrale de *À la recherche du temps perdu*. Ce sont ces deux textes qui définissent le mieux ce qu'est l'ouvrage, l'histoire d'une vocation, la découverte du salut par l'écriture.

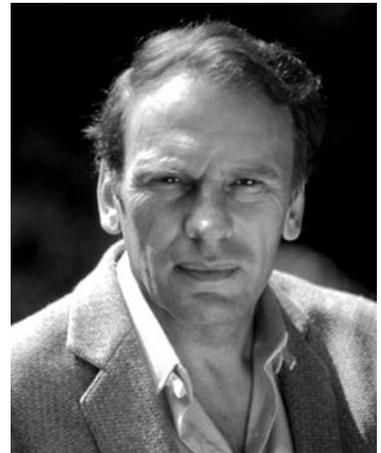
Dans le premier, le narrateur restitue l'enfance : Combray, les rêves, le territoire qu'il partage avec sa mère et sa grand-mère, les lieux de la fascination, théâtre, voyages, visages de jeunes filles, or contenu dans certains noms comme celui de Guermantes. Dans le dernier livre, le Temps a passé, rendant les êtres méconnaissables, détruisant tout à l'exception de l'Art, c'est-à-dire de l'union de la sensation et du souvenir dans la métaphore. Le narrateur va enfin se mettre à écrire, l'ouvrage est fait. *La Recherche*, c'est le passage des Noms aux mots. ■

*À la Recherche du temps perdu, Du côté de chez Swann, Le Temps retrouvé*  
lu par

### Jean-Louis Trintignant

« Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. » ■

M.P.



D.R.

## Colette

### *La Maison de Claudine*

lu par

Anny Duperey

Les nouvelles de *La Maison de Claudine* racontent le temps où, petite fille, elle goûtait « la condition d'être une enfant de son village et d'avoir une mère au rire aigu de jeune fille » ; elles racontent aussi le temps de sa fille, de sa « subtilité d'enfant et de la supériorité de ses sens qui savent goûter un parfum sur la langue, palper une couleur et voir, – fine comme un cheveu, fine comme une herbe – la ligne d'un chant imaginaire. » ■



D.R.

### *La Naissance du jour*

lu par

Michèle Morgan

« C'est folie de croire que les périodes vides d'amour sont les "blancs" d'une existence de femme », écrivait Colette, en 1937. Car c'est le temps où peut fleurir sa vie propre, saison de poèmes comme l'atteste *La Naissance du jour*, composée l'été de ses cinquante-quatre ans. L'âge où s'offre, en coupe d'oubli, le dernier amour n'est-il pas plutôt celui d'inventer, hors des dépendances, sa maturité au pays du soleil ? ■

# Virginia Woolf

## *Trois Guinéés*

lu par

Coline Serreau

« Derrière nous s'étend le système patriarcal avec sa nullité, son amoralité, son hypocrisie, sa servilité. Devant nous s'étendent la vie publique, le système professionnel, avec leur passivité, leur jalousie, leur agressivité, leur cupidité. L'un se réfère sur nous comme sur les esclaves d'un harem, l'autre nous oblige à tourner en rond... tourner tout autour de l'arbre sacré de la propriété. Un choix entre deux maux... » ■

V.W.



Hulton-Deutsch Collection/Corbis

## *Une chambre à soi*

lu par

Maria Mauban

Partant de l'analyse des interdits misogynes, solides remparts d'une supériorité masculine dont la réalité paraît sérieusement ébranlée, Virginia Woolf définit les conditions d'existence et la spécificité de la création pour les femmes. Il faut d'abord « une chambre à soi », dont la portée va bien au-delà du matériel. « Il suffit d'entrer dans n'importe quelle chambre de n'importe quelle rue pour que se jette à votre face toute cette force extrêmement complexe de la féminité... Car les femmes sont restées assises à l'intérieur de leurs maisons pendant des millions d'années, si bien qu'à présent les murs mêmes sont imprégnés de leur force créatrice. » ■



André Rau

Catherine Deneuve lit pour « La Bibliothèque des voix » : *Les Petits Chevaux de Tarquinia* de Marguerite Duras, *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan, *Letters Home* de Sylvia Plath, *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke, et *Les Paradis aveugles* de Duong Thu Huong

## Message personnel par Catherine Deneuve

*Bonjour tristesse est la seconde cassette que j'ai enregistrée. La première, c'était Les Petits Chevaux de Tarquinia, que Marguerite Duras avait adapté spécialement pour une lecture à haute voix. Le côté très narratif m'avait fait penser à Antonioni, à cette lenteur inexorable des choses de la nature... J'ai eu un plaisir fou à lire Sagan. Je souriais souvent en la lisant. Sans doute parce que tout m'attendrissait, le côté Saint-Tropez, Jaguar et pieds nus, bref, les images des années 60, et des années Sagan, précisément. C'est un texte qui n'a pas vieilli, toujours aussi juste, exact, avec cette simplicité qui vous donne du plaisir. Pour moi, les deux livres – Les Petits Chevaux et Bonjour tristesse – sont des livres cinématographiques, enfin je veux dire par là qu'ils s'approchent, dans leur ton et par leurs descriptions, davantage du cinéma que du théâtre. Mais en même temps le travail que l'on me demandait ressemblait un peu à celui qu'exige le théâtre. Et, on le sait, le théâtre est quelque chose qui me fait peur et qui m'attire. Alors ça m'enchantait, ce travail-là, c'était comme une manière d'appriivoiser le démon.*

*Enregistrer un texte, pour moi, c'est un exercice entre le sprint et la course de fond. Il faut se lancer. On lit d'une seule traite, comme s'il s'agissait d'une représentation. Tout doit passer par la voix. Je suis très sensible aux voix, elles évoquent des visages, ce sont des formes magiques, elles portent un message personnel. Grâce aux voix, l'intimité passe entre le lecteur et l'auditeur...*

*Le texte, il faut qu'il me parle à l'oreille, à l'oreille interne. Comme les mots de Sagan. Pour Bonjour tristesse, j'ai pris des notes. Je voulais jouer plat, trouver un rythme, travailler les dialogues. Je relisais souvent des passages mais je ne les apprenais pas par cœur. Je n'avais pas le livre en mémoire, j'avais envie plutôt d'être empoignée par lui. Il y a encore une chose que je voudrais dire : lire de cette façon, ça me donne envie d'écrire. Il faut que je passe à l'acte, il le faut.*

Le Nouvel Observateur, janvier 1987

## Jean Genet



### *Journal du voleur*

lu par

Anouk Aimée

« J'ai connu personnellement Jean Genet alors que j'avais dix-huit ans. Je lis donc en tentant de me souvenir de la façon dont Genet s'exprimait. Il avait un temps propre à lui, de parler puis de se taire; il lisait bien lui-même, très simplement. En avançant dans la lecture, je pense parfois qu'il aurait dit cela différemment et je recommence. Il faut faire ressortir un silence intérieur qui laisse un suspens dans le texte. Je ne me prépare pas trop à l'avance, le texte est réaliste et l'on doit maintenir une distance et ne pas accentuer certains passages, aussi violents soient-ils. Genet n'écrit-il pas "cette violence est un calme qui vous agite"? »

■

*Le Magazine Littéraire*, avril 1988



### *Le Funambule et L'Enfant criminel*

lu par

Marie Trintignant

*Le Funambule* est le double du poète. Comme lui, il joue avec la Mort en dansant sur son fil. Splendide et étincelant, le funambule montera jusqu'à l'apothéose, jusqu'à l'instant suprême où la chute est possible – et où il rencontre la Mort. Mais il faut qu'il soit déjà mort et qu'au pied de l'échelle il se quitte lui-même pour aller, complètement blême, engager sa danse ultime et absolument solitaire. ■

## Clarice Lispector



D.R.

### *La Passion selon G.H.*

lu par

## Anouk Aimée

« Dans son appartement de Rio, une femme commence sa journée, seule face à une tasse de thé. Sa bonne l'a quittée le matin même. Il y a une première rupture du rythme quotidien de cette femme. C'est pourquoi elle entame une interrogation sur le cours habituel de ses jours. Après avoir décidé de faire le ménage dans la chambre de la bonne, elle découvre qu'elle a vécu de longs mois à côté de quelqu'un resté totalement étranger. Commencent à sourdre les indices d'une seconde interrogation, plus large et plus complexe, qui part de ce point précis : son ignorance de l'autre. C'est en cherchant le sens primordial de ce qu'elle ressent et en essayant de comprendre les liens éventuels entre tout cela et Dieu, que G.H. avance, de station en station, dans sa passion, qui est à la fois un cri de douleur et de joie. » ■ C.L.

### *Liens de famille*

lu par

## Chiara Mastroianni

« Quand les Éditions *Des femmes* m'ont demandé si je voulais enregistrer les textes de Clarice Lispector, j'étais en pleine révision du bac de français. Je n'avais jamais lu une ligne de Clarice Lispector. J'ignorais qui elle était. (...) J'étais intimidée. S'entendre prononcer certaines phrases avec " sa " voix, c'est une expérience

assez traumatisante. On ne peut pas être indulgent avec soi-même. Mais j'étais là. On avait besoin de quelqu'un d'encore jeune parlant de cette adolescente qui découvre son corps, des émotions, des sensations. » ■

*Elle,*

25 décembre 1989



Sophie Bassouls

## Nina Berberova



Carole Bellaïche

### *Le Roseau révolté*

lu par

Isabelle Huppert

« Il arrive dans la vie de chacun que, soudain, la porte claquée au nez s'entrouvre, la grille qu'on venait d'abaisser se relève, le non définitif n'est plus qu'un peut-être, le monde se transfigure, un sang neuf coule dans nos veines. C'est l'espoir. Nous avons obtenu un sursis. Le verdict d'un juge, d'un médecin, d'un consul est ajourné. Une voix nous annonce que tout n'est pas perdu. Tremblante, des larmes de gratitude aux yeux, nous passons dans la pièce suivante où l'on nous prie de patienter, avant de nous jeter dans l'abîme. » ■

N .B.

Isabelle Huppert lit aussi pour « La Bibliothèque des voix » : *L'Inondation* d'Evgueni Zamiatine



## Le Provençal

### Les premiers livres parlants

Les voix chaudes, les voix hautes. Surtout des voix qui portent un texte comme on porte un enfant, avec amour, précaution, angoisse. Surtout lorsque cet enfant est le

leur. (...) Peut-être est-ce la plus grande surprise, de trouver derrière les mots, la voix de celle qui les a écrits. Mais voici qu'elles viennent chez vous, avec

leurs voix qui ont une couleur, une odeur, une intimité qui laissent suspendu le souffle. Des émotions tremblent, les cris s'étouffent, la communication est directe.

Michèle Grandjean, 27 septembre 1981

---

### le nouvel Observateur

### Quand les livres parlent...

Gros succès des Éditions *Des femmes* à l'expo Tokyo 84, organisée par Édith Cresson et le ministère du Commerce extérieur. Regroupés, les éditeurs français se sont retrouvés noyés dans le flot des quatre cents exposants des régions françaises, entre les saucissons et les cosmétiques. Sauf *des femmes*, qui avait son propre stand.

En devanture, la collection des livres-parlants en cassettes, qui a enthousiasmé les Japonais. La grande romancière du nouveau roman japonais, Yûko Tsushima, trente-sept ans et surcouronnée

de prix littéraires, a aussitôt enregistré en studio des extraits de son livre le plus connu, *Child of Fortune*, paru en 1978 à Tokyo. Cette collection originale – ni les Japonais ni les Américains n'y avaient pensé – fut créée en décembre 1980. Des auteurs lisent leurs propres textes, des actrices donnent leurs voix à des femmes écrivains, vivantes ou disparues. La voix que peut-être l'auteur entendait au moment d'écrire nous arrive en v.o.

Qui se dit encore que Nathalie Sarraute est un auteur "difficile", écoutant *Ich sterbe*, se

détrompe et se convainc que c'est sa mère qui dit, comme un constat paisible: Je meurs. Qui, d'un Walkman, évacue le trajet métro-boulot avec *La Renfermée* de Marie Susini dans les oreilles est aussitôt déplacé au soleil, avec les cigales, les odeurs, les crépitements des feux de forêt, les coutumes barbaresques de la Corse.

*"En créant cette collection, explique Antoinette Fouque, j'avais le désir de réconcilier la culture traditionnelle de l'imprimerie avec la culture moderne de l'audiovisuel, au lieu de les opposer."* Pari gagné.

Katia D. Kaupp, 2 novembre 1984

**LE QUOTIDIEN  
DE PARIS**

(...) Antoinette Fouque et son groupe, ce sont les Éditions *Des femmes*. Ce sont des journaux, mensuels, hebdo qui vont, qui viennent, insoucieux du continu, mais qui vivent, revivent. Un moment disparus, ils peuvent

ressurgir: leur pulsation mime la nôtre, elle est accidentée, mais persistante. Ce sont des livres qui ont suivi les rythmes aussi de la venue à l'écriture *des femmes*. (...) Ce sont désormais aussi des cassettes. (...) "Ce n'est

pas tant Narcisse qu'Écho qui répond de la femme, explique Antoinette. Voilà pourquoi nous recourons désormais à la voix." (...)

Armelle Héliot, 22 janvier 1981

## Istoé

### Clarice en cassette

Morte il y a exactement sept ans, le 9 décembre 1977, l'écrivain Clarice Lispector serait surprise de savoir que son roman *La Passion selon G.H.* calme les nerfs des automobilistes français dans les embouteillages. C'est dans les autoradios que ses fidèles lecteurs ont l'habitude d'écouter la version, récemment enregistrée en cassette, de ce livre publié à Paris il y a cinq ans par les Éditions *Des femmes*. Condensées en une heure d'enregistrement, les deux cents pages du

texte de Clarice sont lues par l'actrice Anouk Aimée (*Un homme et une femme*), qui, avec sa voix grave et posée, arrive à transmettre toute l'angoisse vécue par le personnage G.H. qui face au cafard est partagée entre la fascination et le dégoût.

(...) L'auteur brésilien est entrée dans cette équipe après le succès de *La Passion selon G.H.* dans les librairies. Cinq autres de ses livres sont traduits en France. Le prochain titre à paraître sera *L'Heure de l'étoile*,

la dernière œuvre que l'écrivain a publiée de son vivant.

Le succès de Clarice en France est surprenant pour un écrivain qui ne recourt pas à l'exotisme – ingrédient dont les éditeurs français tiennent compte quand il s'agit du tiers-monde. Elle est devenue, en peu d'années, une personnalité littéraire recommandée par les critiques des revues parisiennes de grand prestige, qui la comparent, assez souvent, à Virginia Woolf. (...)

Brésil, 12 décembre 1984, n°416

**le nouvel**  
**Observateur**

## Les stars de chevet

Grâce aux Éditions *Des femmes*, voici le plus beau générique cinématographique de la décennie. Dans l'ordre d'apparition, on relève les noms d'Edwige Feuillère, Anny Duperey, Michèle Morgan, Catherine Deneuve, Isabelle Adjani, Anouk Aimée, Madeleine Robinson, Madeleine Renaud et Françoise Fabian. Rien que des dames ? Mais non, un seul partenaire, il est vrai, leur donne la réplique, mais quel partenaire : Michel Piccoli ! Et qui sont les scénaristes-dialoguistes de cette superproduction qui fait pâlir d'envie

les "moguls" de Hollywood et Cinecittà ? Eh bien, en toute simplicité : Colette, Mme de La Fayette, George Sand, Mme de Staël, Virginia Woolf ; on en passe et des meilleurs. Non, on ne passe pas les meilleures. Elles ne sont pas actrices, enfin elles ne le croient pas, mais leur talent s'impose autant par leur texte que par leur propre voix qui le lit, comme celle, magique, de la grande Marguerite (Duras, bien sûr) dans "La Jeune Fille et l'Enfant", comme celle, grave et sourde, de Marie Susini dans "La Renfermée". Détail intéressant :

ces chefs-d'œuvre, vous pouvez les avoir dans votre poche ; ce ne sont que de petites cassettes comme les autres, vendues entre 65 et 75 francs. Une révolution ? Non, une évolution. On savait depuis longtemps – peut-être sans le savoir, d'ailleurs – que si l'œil écoute, l'oreille, elle, voit. Alors, fermons les yeux et regardons Catherine Deneuve lire les sublimes "Petits Chevaux de Tarquinia" ou Isabelle Adjani interpréter le non moins sublime "Journal d'Alice James". Des stars de chevet, c'est chic, non ?

Jean-François Josselin, 22 mars 1985

## PUBLISHER WEEKLY

## Women in cassettes

Antoinette Fouque, a leader of French women's lib, founded Éditions *Des femmes* in 1974 to provide a theoretical base for her particular brand of feminism, which is less rights-oriented, more intellectual than the American kind.

*Des femmes* does some 30 new titles a year, the ratio of fiction to nonfiction varies according to supply, but in recent times the stress has been on psychology and other basic studies. They do classics, from Madame

de Staël and Mary Wollstonecraft Shelley to Virginia Woolf and Anaïs Nin, but have also developed an outstanding contemporary list from widely separated literatures: the remarkable Brazilian novelist Clarice Lispector (born into a Jewish family in the Ukraine), Yûko Tsushima from Japan, Lou Andreas-Salomé from Germany. *Des femmes* was a French pioneer in audiocassettes, all the way back in 1980. Authors read their own texts: Marguerite

Duras reads stories, Georges Duby – one of the few males on the list – reads from William Marshall Flower of Chivalry (a recent Pantheon Books translation in the U.S.); importantly, stars like Catherine Deneuve and Michèle Morgan read classic or contemporary works. Cassettes are priced from about \$9.50 to \$12 depending on length, each packed with a booklet containing the text. They can sell 5 000 copies of Michèle Morgan reading Colette or Duras, Duras.

Herbert R. Lottman, 4 avril 1986

LE QUOTIDIEN  
DE PARIS

## Les livres-parlants

(...) Parmi les dernières livraisons: Régine Deforges nous fait vibrer *Pour l'amour de Marie Salat*, Marie-France Pisier nous invite au *Bal du gouverneur* et Claude Imbert dans *Ce que je crois* nous communique son "optimisme d'explorateur". Je garde pour la fin le très beau moment d'émotion que constitue la lecture de *Avec mon meilleur*

*souvenir* par son auteur, qui n'est autre que Françoise Sagan. Elle évoque pour nous ses rencontres avec Billie Holliday et Orson Welles, Nouriev et Jean-Paul Sartre. Elle nous parle de son adolescence, de sa vie, de ses hésitations. Elle lit et le charme opère. On est séduit, porté, transporté, envahi. Une époque défile, j'allais écrire

"sous nos yeux". Du romantisme fou à la sagesse banale, Sagan ne dissimule rien, ne masque rien, ou plutôt, nous livre, au-delà de tout camouflage, une confession pudique, un morceau d'âme et le cœur flanche. (...)

Gérard de Cortanze, 14 octobre 1986

## LE FIGARO

### Un nouveau privilège

Je n'ai jamais été membre du MLF. Mais j'ai failli le devenir, il y a deux ans, lorsque les Éditions *Des femmes* rééditèrent les *Souvenirs* d'Élisabeth Vigée-Lebrun. Depuis longtemps, il me semblait absurde que personne n'eût pensé à redonner vie au texte subtil et savoureux d'une des dernières héroïnes du XVIII<sup>e</sup> siècle. M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun est morte en 1842, ayant vécu sous quatre rois de France et un des Français – sans compter quelques régimes imprécis –, ayant fréquenté tous les souverains civilisés, ayant été membre de toutes les académies d'Europe, ayant portraituré toutes les gloires. Elle est morte quasiment nonagénaire, tous talents accomplis. Elle incarna la grâce et la culture de l'Ancien Régime. Elle maîtrisa l'alchimie des grands ateliers. Elle s'enivra de la fantaisie des voyages. Elle fut malheureuse en amour mais fidèle à ses tendresses. Elle détesta Bonaparte. À chaque fois que j'ai dit ou écrit qu'elle m'émerveillait, un abondant courrier d'auditeurs ou de lecteurs me démontra que je n'étais pas son seul admirateur.

Les Éditions *Des femmes* vendirent sept mille exemplaires du livre de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, oublié depuis plus d'un siècle. En écoutant *Quotidien pluriel* (France-Inter), l'idée m'est venue de vanter à nouveau les mérites des Éditions *Des femmes*. Jacques Chancel s'entretenait avec Antoinette Fouque, fondatrice de la maison féministe. Il s'agissait encore d'une trouvaille : *les livres-parlants*.

En cassette, des extraits d'ouvrages célèbres lus par des voix célèbres : comédiens ou auteurs. Le bonheur, c'est évidemment quand l'auteur lui-même intervient. Nos phonothèques sont remplies de variations de comédiens sur les beaux textes. Mais les auteurs ont-ils souvent la possibilité de nous *dire* leurs écrits comme ils se les récitent avec leur *petite musique*? Parfois, on ressort quelques brèves séquences de Valéry ou de Saint-Exupéry enregistrées sur de vieux disques. Dès que leur diction malhabile insiste sur un mot négligé ou dédaigne un passage qui nous paraissait important, nous sommes émus et reconnaissants. Nous compre-

nons que, si la littérature de théâtre est écrite pour être jouée, celle de romans et d'essais n'a pas besoin d'interprétation mais de connivence. La voix de l'auteur ajoute à l'intimité – au sens étymologique de profondeur et de secret. Jacques Chancel a diffusé deux exemples : Françoise Sagan dans *Avec mon meilleur souvenir* (Gallimard) et Claude Imbert dans *Ce que je crois* (Grasset). Sagan n'articule pas, elle bredouille. N'empêche qu'elle enrichit son texte d'une espèce de sincérité éclairante. Imbert marque les intentions. On entend des *italiques* et des *gras*. Sa voix modifie la typographie imprimée, comme dans ses éditoriaux du samedi à Europe 1. On découvre que le détachement de son style n'est qu'une apparence : il écrit *vraiment* pour être lu. La radio et la cassette auront vulgarisé un nouveau privilège. Celui de la lecture à domicile, par l'auteur. Luxe qu'on croyait disparu avec les derniers salons de la Belle Époque.

Jean Ferré, 22 novembre 1986

## La Quinzaine littéraire

### La voix retrouvée

“Nous avons commencé avec *Une Femme* de Sibilla Aleramo que je définirais comme une sorte de contre-chant de Thérèse Desqueyroux. J’avais en tête la voix d’Emmanuelle Riva...”, raconte Antoinette Fouque. Fondatrice des Éditions *Des femmes* (en 1974), “Antoinette” est aussi celle qui pour la première fois eut l’idée des livres-cassettes... – on l’oublie parfois. “Puis nous avons fait cinq cassettes avec des auteurs des Éditions... Mais c’est avec Duras et Sarraute que La Bibliothèque des voix s’est vraiment mise à exister.” Elle compte aujourd’hui une quarantaine de titres : auteurs proches de l’inspiration de départ (Jeanne Hyvrard, Victoria Thérèse, Angela Davis...), mais aussi classiques (Colette, M<sup>me</sup> de Lafayette, M<sup>me</sup> de Staël, Virginia Woolf, Anaïs Nin...) et des contemporaines plus inattendues comme Sagan. Très vite sont arrivés les hommes : DUBY, Gracq, ou Diderot lu par Piccoli. Et les acteurs : Deneuve, Morgan, Renaud, Fabian, Adjani... Triomphatrices absolues : Colette et sa mère Sido, avec près de six mille exemplaires vendus.

**Jean-Pierre Salgas – Les Éditions *Des Femmes* évoluent... J’avoue avoir été stupéfait de vous voir sortir un “livre parlant” de Claude Imbert, rédacteur en chef du *Point*, Ce que je crois.**

**Antoinette Fouque** – C’est que je dois être sensible aux appels de Claude Imbert contre l’esprit munichois. Il y a chez lui quelque chose de Tocqueville, dans son réalisme. Je ne le connais pas personnellement, et ce livre est un bon livre d’honnête homme. Notez que *le Point* ne s’intéresse pas particulièrement à ce que je fais. En fait, cette collection, parce qu’elle est pionnière, est vouée à être expérimentale. Or, si je ne suis pas pour des compromissions, je crois qu’il faut aller dans des directions multiples. Il existe en France une hostilité contre les cassettes. Comme s’il fallait choisir : cassettes ou livres. Aux États-Unis, les choses ne sont pas saisies en termes d’opposition. C’est moi, d’ailleurs, qui pourrais les y avoir introduites, en parlant en 1983 à des éditeurs. Les cassettes se développent à la manière américaine, je vous renvoie au dernier livre de Jean Baudrillard, les gens

écoutent de la littérature sur les autoroutes. Ils ont beau se trouver dans un état d’autohypnose, les oreilles sont libres.

**J. P. S. – Quel est le public privilégié des livres parlants, au-delà, bien sûr, des lecteurs qui ne voient pas, ou plus ?**

**A. F.** – Les analphabètes, mais pas seulement. Ma mère qui ne sait ni lire ni écrire, eh bien, elle écoute et comprend Duras et Sarraute. En fait, tout le monde. Je crois que, par l’oreille, on peut aller très loin... On n’a peut-être pas encore commencé à penser la voix. Une voix, c’est l’Orient du texte, son commencement. Je ne suis pas sûre qu’*Enfance* de Nathalie Sarraute ne vienne pas de la lecture de *Tropismes* par Madeleine Renaud qui a su faire revenir une voix d’enfant. La lecture doit libérer, faire entendre la voix du texte – qui n’est pas la voix de l’auteur –, qui est sa voix matricielle, qui est en lui, comme, dans les contes, le génie est dans le flacon. Voix-génie, génitale, génitrice du texte. Elle y est encryptée dirait Derrida, prisonnière dirait Proust.

Regardez Proust ! En général, on fait tout partir de la madeleine. Je crois qu’il faut remonter plus

haut. À la scène qui précède: “Je n’avais encore jamais lu de vrai roman”, dit le narrateur quand sa mère lui lit *François le Champi*. Cette voix de sa mère, associée à celle de sa grand-mère, reviendra d’ailleurs vers la fin du *Temps retrouvé* au moment de la décision d’écrire *La Recherche*. *François le Champi*, lu par ces deux femmes, est le roman matriciel latent de *La Recherche*. Cela devient encore plus intéressant quand on s’aperçoit que ce même roman écrit par Sand (autrement dit le sable, le sablier, le temps !) est le roman de la recherche du corps, de la voix de l’autre, et que son héroïne, la mère “incestueuse” de François, se prénomme Madeleine ! C’est l’identification à cette scène qui est au fond de *La Recherche*. Proust est le comble de l’écriture non pas féminine, mais femelle, du “female writing”. L’homosexualité féminine le fascine, pas l’homosexualité lesbienne, passée par la perversion, non, l’homosexualité native. Il est davantage le fils de sa mère et de sa grand-mère que de ses parents. Toute sa vie il se demandera : qu’est-ce qui se passe entre ma mère et ma grand-mère ? Ou, si on déplace la scène, entre M<sup>lle</sup> Vinteuil et son amie, ... *La Recherche* passe tout entière

dans la voix qui lit *François le Champi*. La voix du texte est dans tous les sens la voix matricielle !

**J.-P. S. – En vous écoutant je m’étonne qu’il n’y ait pas encore de texte de Freud dans la Bibliothèque des voix...**

**A. F.** – Je pense demander à Jean-Louis Trintignant d’enregistrer *Un Souvenir d’enfance* de Léonard de Vinci. Vous voyez, nous ne sommes pas loin de Proust.

**J.-P. S. – Pourquoi Trintignant ?**

**A. F.** – À cause de ce qu’il y a de meurtri, de cassé, de douloureux, dans sa voix. Son absence de nappé, son aspect tourmenté – sans romantisme. Il me fait un peu penser à Montgomery Clift, incarnant Freud pour Huston. Je le vois bien rendre la tension entre le Freud chercheur et le Freud artiste.

**J.-P. S. – Quels sont vos projets ?**

**A. F.** – Dans quelques jours sort *Bonjour tristesse*, enregistré par Deneuve. Fanny Ardant va prêter sa voix à *La Duchesse de Langeais*, Nathalie Baye à Madame de Sévigné... Bientôt Jean-Toussaint Desanti lira son autobiographie *Un Destin philosophique*, et Élisabeth Roudinesco des passages de *La Bataille de cent ans*. Je songe à contacter Bonnefoy, Blanchot, Derrida, Levinas... Et puis j’aimerais beaucoup pouvoir

éditer de grandes voix qui sommeillent dans certaines archives sonores. Tels qu’ils sont, les livres parlants ont déjà une dimension d’archives. J’envisage aussi de passer commande à des écrivains, spécialement pour des livres sonores.

**J.-P. S. – Quelle est dans la Bibliothèque des Voix votre cassette préférée ?**

**A. F.** – *Guillaume le Maréchal* de Georges Duby, qui a pris pour moi le relais de Montaigne : philosophe, c’est apprendre à mourir. Je n’ai pas eu peur de la mort de mon père, j’ai peur de celle de ma mère. Je suis heureuse qu’elle puisse l’entendre. Duby a une voix de porche au sens de Péguy, une voix de paysan et de Comédie Française à la fois. La façon qu’il a de mettre en résonance tous ces tableaux les uns à côté des autres me fait un effet de seuil, de scène originaire. Un peu comme *Pompes funèbres* de Genet. Je l’écoute souvent en voiture, et j’aimerais le faire entendre à toutes les personnes qui ont peur de leur propre mort. Je crois que cette voix peut nous aider à apprivoiser la mort. Je crois à sa fonction éthique.

1er décembre 1986

## OUEST-FRANCE

**La réconciliation de l'écrit et de l'oral**

(...) *“J’avais envie de trouver quelque chose de nouveau, au carrefour de raisons objectives et personnelles. Dans la culture, il y a un renouveau de l’oralité, de la voix et je voulais être de mon temps sans renoncer à la langue. Alors, j’ai cherché dans l’écrit ce qui était de l’ordre de la voix, la voix du texte en somme, son écho, sa source.”*  
 En faisant référence à sa mère, émigrée italienne qui ne savait

pas lire, Antoinette Fouque pense aussi à d’autres femmes d’aujourd’hui, immigrées et analphabètes, en souhaitant que ces cassettes leur ouvrent l’accès au livre, à la culture. Également aux femmes, nombreuses, qui travaillent manuellement, dans leurs foyers : *“Elles ont les oreilles libres, affirme-t-elle. Je crois à l’apprentissage de la lecture par la lecture d’un autre. Ne lit-on pas aux enfants*

*pour leur donner le goût, l’envie de lire ? Les cinq sens ne sont pas cloisonnés même s’ils sont organisés de façon complexe. On lit par les oreilles et quand quelqu’un vous lit un texte, il fait plus clair...”*  
 Avec La Bibliothèque des voix, Antoinette Fouque a réalisé un souhait, *“laisser un souvenir de ces auteurs”*, et elle y a rencontré des bonheurs et des honneurs, comme l’enregistrement de *Tropismes* par Nathalie Sarraute.

Catherine Cayrol, 24 juin 1991



## Denis Diderot

### *Paradoxe sur le comédien*

lu par

Charles Berling

avec Julien Civange



Eric Brissaud

Écrit en plusieurs étapes, à partir de 1773, *Paradoxe sur le comédien* ne sera publié qu'en 1830. Sous la forme d'un dialogue, dissymétrique, entre deux interlocuteurs censés défendre une thèse opposée, Diderot développe une véritable réflexion sur l'art du comédien et, plus largement, sur la création artistique. Ainsi pose-t-il la supériorité de l'intelligence et du travail conscient sur la sensibilité, fût-elle porteuse d'une grande puissance pathétique... ■



Extraits 1 CD

George Sand



Éric Robert / Corbis Sygma — DR

*Mattea*

lu par

Dominique Blanc

« Mattea était une fort belle créature, âgée de quatorze ans seulement, mais déjà très développée et très convoitée par tous les galants de Venise. Ser Zacomo, son père, ne la vantait point au-delà de ses mérites en déclarant que c'était un véritable trésor, une fille sage, réservée, laborieuse, intelligente... Mattea possédait toutes ces qualités et d'autres encore que son père était incapable d'apprécier, mais qui, dans la situation où le sort l'avait fait naître, devaient être pour elle une source de maux très grands. Elle était douée d'une imagination vive, facile à exalter, d'un cœur fier et généreux et d'une grande force de caractère. » ■

G.S.



Texte intégral 2 CD

*Confession d'une jeune fille*  
suivi de *Combray*

lu par

Hélène Fillières



Sonia Steiff/H&K — J.E. Blanche/Giraudon

## Marcel Proust

« Enfin la délivrance approche. Certainement j'ai été maladroite, j'ai mal tiré, j'ai failli me manquer. Certainement il aurait mieux valu mourir du premier coup, mais enfin on n'a pas pu extraire la balle et les ennuis ont commencé. Cela ne peut plus être bien long. Huit jours pourtant! cela peut encore durer huit jours! pendant lesquels je ne pourrai faire autre chose que m'efforcer de ressaisir l'horrible enchaînement. Si je n'étais pas si faible, si j'avais assez de volonté pour me lever, pour partir, je voudrais aller mourir aux Oublis, dans le parc où j'ai passé tous mes étés jusqu'à quinze ans. Nul lieu n'est plus plein de ma mère, tant sa présence, et son absence plus encore, l'imprègnèrent de sa personne. » ■ M.P.

Extraits 1 CD

## Marcelle Sauvageot

Dans un sanatorium, en exil hors de la vie, une jeune femme reçoit une lettre de l'homme qu'elle aime : « Je me marie... notre amitié demeure... ». Lucide, sobre, précis, le livre est sa réponse. Avec un esprit et une sensibilité à vif, aiguisés par la maladie, les insomnies et la proximité de la mort, l'auteur analyse ce qu'a été leur histoire. Se dessine alors le portrait d'une femme sensible, sincère, volontaire et d'une rare exigence qui, au plus fort de la passion, aura su obstinément préserver « un petit coin qui ne vibre pas », qui regarde, analyse, mesure et juge. ■

*Laissez-moi*

lu par

Fanny Ardant



André Rau / Corbis Sygma

Texte intégral 2 CD

## Chahdortt Djavann

lit

### *Bas les voiles!*



Jacques Sassièr

« J'avais treize ans quand la loi islamique s'est imposée en Iran sous la férule de Khomeyni rentré de France avec la bénédiction de beaucoup d'intellectuels français. Une fois encore, ces derniers avaient décidé pour les autres de ce que devaient être leur liberté et leur avenir.

Quand je retrouve le souvenir et l'image des petites filles voilées des écoles iraniennes, quand je pense à celles qui, en France, sont utilisées, à leur corps défendant ou par l'effet d'une redoutable manipulation islamiste, pour servir d'emblèmes aux propagandistes de « l'identité par le voile », la tristesse le dispute en moi à la colère. Allons-nous enfin nous réveiller? » ■ C.D.

Texte intégral 1 CD

Marie Darrieusecq

lit

*Claire dans la forêt*

suivi de

*Penthésilée, premier combat*



Dolorès Mairat

« Dans ce pays où la raison et les coutumes régissent tout, les villageois les plus sensés semblent soumis pourtant à la présence de forces irrésistibles. Si Claire avait vécu loin de la forêt — loin du pouvoir étrange des forêts — son destin aurait-il été différent, prise entre deux hommes et deux désirs ? Après *Claire dans la forêt*, *Penthésilée, premier combat*, est un conte à la manière de Kleist, une rêverie sur le mythe des amazones. Claire et Penthésilée : deux contes, deux jeunes filles, pour une suite lyrique. » ■

M.D.

Texte intégral 1 CD

# Line Renaud

lit  
*Maman*



Gérard Schachmes/Regards

Du Nord des fonderies et des manufactures de textile aux plus grandes scènes du monde, elle a toujours été présente, soutien inconditionnel et discret, présence diligente et   combien précieuse.

Aujourd'hui, sa fille Line lui rend hommage, déroulant pour elle le roman d'une vie tour à tour belle, difficile, pleine de sacrifices et d'éclairs de bonheur, une vie dédiée à sa famille, dont chaque instant est empreint de courage et de joie de vivre. Pour elle, elle ouvre son album photo, rempli des instants magiques d'une vie.

Extraits 2 CD